

ALBERT MOCKEL.

Poèmes

Minuscules

EN VERS & EN PROSE

Quand même !



FS-VN
Y VIII
22.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

28/

au cousin Aug. Henrotay
cordial souvenir
Albert Mockel

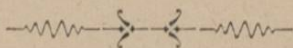
A la Faucheuse

La Vierge Wallonne

Fée Papillon



A LA FAUCHEUSE.



Pour Gaston Jottrand.

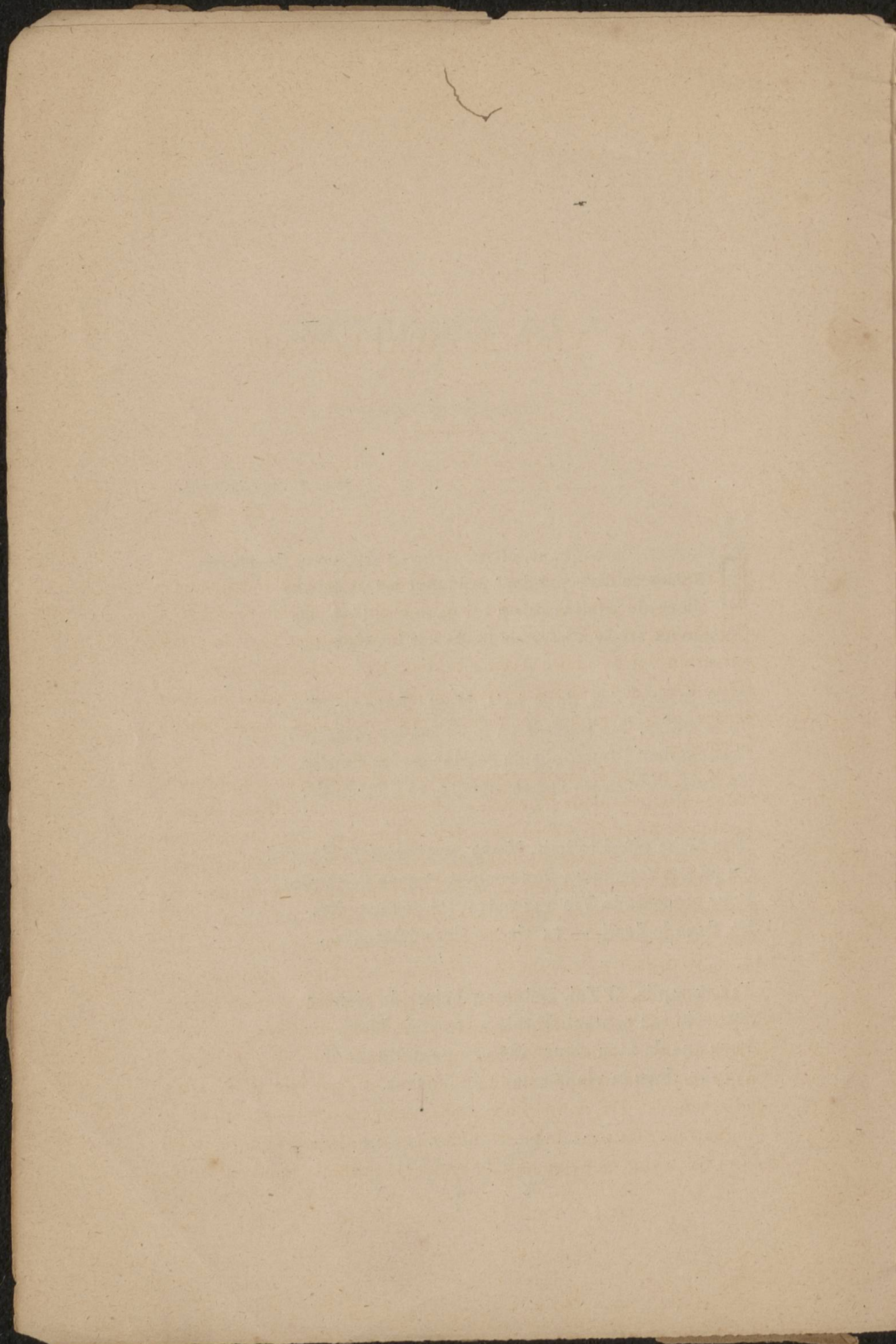
SPECTRE zig-zaguant, MORT, sphynx aux yeux décevants,
Squelette disloqué dont craquent les vertèbres,
Ta griffe impitoyable a lui dans mes ténèbres
Comme un éclair d'horreur tordu sur les vivants.

Mort, je te crains. Je te hais, Mort. Je te supplie...
Je te crains. Tes regards où louchent les rancœurs
Contemplant l'Immobile où se glacent les cœurs ;
Ta faux, d'un geste vague, avance, et l'Être plie.

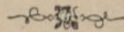
Mon lâche effroi te hait, MORT, prêtresse du Temps !
Tu passes comme un flux roulant vagues profondes
Pour arracher la Vie aux entrailles des mondes,
Et, dans le deuil, — tu ris tes rires éclatants...

Je te supplie, O Toi, Reine au baiser de pieuvre.
Épargne ton contact frigide à ces vers, Mort,
Pour que de mon cœur vide une parcelle encor
Palpite, dans la vie éternelle de l'œuvre.





LA VIERGE WALLONNE.



Pour Fritz Ell.

DANS les solitudes tapissées de mousse, et par les romanesques allées de grands arbres baignées de mélancolie, vaguait à l'aventure la Vierge de la Meuse. Sa démarche avait la grâce souveraine et la majesté sans raideur des gothiques génies du vieux Rhin, et les ondes soyeuses de sa royale chevelure faisaient penser aux nymphes qu'abritent les profondes forêts de la Germanie.

La Vierge de la Meuse promenait ses rêveries sous l'ombre des chênes qui dressaient leur masse obscure sur les collines étagées des deux côtés de la vallée. Et, aussi, le long des bords du puissant fleuve, passait comme une adorable vision la forme gracieusement frêle de la Vierge, errant sous les grands peupliers du parc de Cerfontaine, ou promenant la blancheur exquise de son corps d'enfant sous le couvert des géants forestiers qui verdissaient sur les deux îles d'Ougrée : l'île aux Corbeaux et l'île de Rénory.

Mais le domaine de la Vierge de la Meuse s'était restreint petit à petit ; vers Seraing trois monstres crachant flammes, fumée et charbon, trois usines établies par la malignité des hommes, inspiraient à la nymphe timide le dégoût et l'horreur de ces sites jadis adorés. Et, vers Liège, ses promenades s'arrêtaient à Angleur, car un pont de pierre hideux et solidement bourgeois, et aussi les trains empanachés de vapeur, soufflant, suant et tinta-

marrant sur le pont, effrayaient son innocence de vierge gothique. Il lui restait comme patrie les solitudes presque inviolées du grand parc de Cerfontaine, les coins poétiques des bois environnants, et les deux îles ombreuses des Corbeaux et de Rénory où venait s'éteindre dans un léger bruissement, doux comme un son très éloigné de harpes, le colossal effort du fleuve se hâtant vers la mer.

Dans l'étroitesse de son domaine, déjà la Vierge blanche s'épuisait de mélancolie lorsque, par les belles nuits claires, elle voyait éclater la violence des feux de hauts-fourneaux, comme les bouches terrifiantes de l'enfer empourprées de hautes flammes, qui lançaient au ciel le gigantesque essor de leurs lueurs sanglantes. Elle songeait alors aux nuits anciennes, à la poésie palpitante de la venue des ténèbres, dans l'assombrissement graduel des nuances éparpillées dans la vallée ; elle songeait aux ténèbres transpercées par les rayons triomphants de la lune qui promenait sa pâleur poétique sur l'argent du fleuve et les rameaux des arbres blanchis sous ses caresses, tandis que, de la Meuse, une chevelure de vapeur s'élevait avec des légèretés de dentelle et s'envolait vers l'astre resplendissant au zénith.

Peu à peu les solitudes se peuplèrent ; d'âcres fumées jaillirent de nouvelles rangées de maisons symétriques, des cris d'enfants et des chamailleries de femmes remplacèrent les gazouillements confus des ramures peuplées de rossignols et la chanson suave des ruisselets qui lançaient des rires étouffés en bondissant de la montagne. Alors, à côté de l'île si jolie, à côté de cette île de Rénory endormie au milieu de la Meuse, un peuple de travailleurs se débattit ; il y eut durant des mois un fourmillement d'êtres actifs qui allaient, venaient, couraient, se remuaient ; et bientôt s'éleva la carcasse d'un nouveau monstre : l'usine d'Angleur.

Désormais la molle quiétude de l'île solitaire fut troublée de fracas de marteaux tapants, de locomotives rugissantes et de machines hurlantes dans un tintamarre infernal. La poésie druidique de Rénory n'était plus qu'un souvenir.

Sur l'autre rive aussi des constructions se dressèrent : des

charbonnages salis d'un envollement de noire poussière, des ateliers bruyants d'où suintaient des odeurs de graisse chauffée.

A la Vierge de la Meuse ne restaient plus que le parc de Cerfontaine, et les deux îles non déflorées où s'éploraient les oiseaux chanteurs parmi les échos des fabriques soufflant et criant au loin.

Sous l'ombrage vénérable des chênes du parc, la Vierge long-chevelue errait encore à l'aventure, mais sa mélancolie s'assombrissait; à voir déchirer et tenailler la patrie à laquelle était lié son cœur, il lui semblait que des portions de sa chair blanche étaient peu à peu livrées aux mains grossières des bourreaux, et des frissons la faisaient frémir d'une secrète horreur.

Un jour, de gros blocs de nuages passèrent; non pas ce glissement doux des mols flocons d'ouate blanche qui semblent peupler l'azur d'une procession de cygnes, mais la course grondante et agitée des masses noires de vapeurs, roulant opaques, par les airs, comme la colossale débâcle des grands glaçons bousculés pesamment roulés invinciblement et rués avec furie dans le courant de ce fleuve immense qui est le ciel. Puis la grande voûte fut déblayée de ces lourds décombres, et la clarté resplendit. Mais un ouragan passa avec une force indomptable. Les eaux du fleuve se soulevèrent en larges nappes bientôt tamisées en fine poussière, des vagues affolées s'abattirent sur les rives et le vent fouetta l'air avec une brutalité irrésistible. Alors sous ses poussées prodigieuses la nature céda, et le devastateur promena sa colère sur toute la Meuse.

La Vierge aux cheveux blonds contemplait, épouvantée, cette ruine immense. Elle vit les plantes arrachées voler en troupes vagabondes et se noyer dans la Meuse, les mousses froissées se crispent sous la pesanteur des branches qui les écrasaient. Et les vieux chênes, et les hauts peupliers, les tilleuls touffus qui faisaient la joie de la Vierge, ces géants furent terrassés par la tempête. Lentement, très lentement, avec la majesté austère des vieux sages qui meurent, la Nympe de la Meuse les vit s'incliner, courbés sous un effort inexorable, et enfin toucher de leur front d'ancêtre la terre, qui trembla sous leur chute.

Alors, parmi la mélancolie éparse autour des colosses qu'elle aimait, la Vierge de la Meuse cacha sa tête désolée sous ses longues boucles d'or ; et, — silencieusement, elle pleura.

L'ouragan prit fin. L'Homme arriva. La cognée abattit les restes des splendides allées de Cerfontaine, et, lorsque le parc fut dépouillé, une usine y jeta ses ordures qui s'amoncelèrent rapidement et bientôt formèrent une montagne énorme de cendres et de laitier, stérile et affreuse, qui s'étendit comme un gros monstre noir et dévora tout, tout, les sentes cachées, les recoins ombreux et les dernières solitudes où résidait un peu de poésie. Puis la cognée avança ; les plus beaux arbres de Rénory s'affaissèrent sous ses coups et l'île des Corbeaux elle-même ne fut pas épargnée.

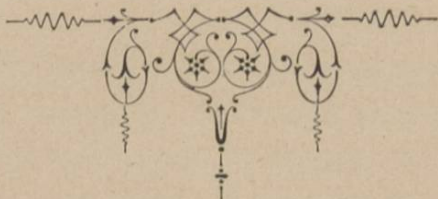
La Nympe wallonne assistait en frissonnant à l'agonie de cette Terre où s'étaient répandues ses tendresses. Elle vit l'île de Rénory dépouillée de sa haute chevelure forestière, les Corbeaux obligés de quitter leur île ravagée et scalpée.

Puis des bateaux dragueurs arrivèrent pour saper Rénory, et l'île fut réunie à la terre, sous un encombrement hideux de cailloux, parmi les cris des travailleurs et les hurlements des machines. Et ces mêmes dragueurs se dirigèrent vers l'île des Corbeaux, suivis par une armée fouillante de pics et de pioches ; ainsi, peu à peu les morceaux palpitants de la terre chérie furent dévorés par les impitoyables rongeurs.

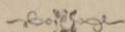
Enfin, au milieu de la tristesse abandonnée des choses, la Vierge de la Meuse quitta ses retraites dévastées ; par les bois elle gagna la vallée de l'Ourthe et frémit à la vue des carrières qui, comme un ulcère, rongent aussi, rongent les belles roches blanches tant admirées ; puis elle se réfugia dans l'Amblève, la rivière de la grâce sauvage, cette vierge candide aujourd'hui déflorée, cette antique solitude que poétisaient jadis les taïauts des preux de Charlemagne, et qu'aujourd'hui les cris rauques des locomotives brutalisent sans la rendre vulgaire.

Et, toujours plus désolée, la Nympe de la Meuse s'enfuit par la Salm jusqu'en Ardenne, dernier refuge des affamés de poésie, castel inexpugnable des amants de la nature.

Alors, songeant aux sites aimés que baignait le grand fleuve, aux collines verdoyantes d'Ougrée et de Kinkempois, aux délicieuses prairies de l'île de Rénory, aux élancées superbes des arbres de Cerfontaine et des Corbeaux, elle s'arrêta, pensive. Sa chevelure lumineuse où dansaient des étincelles de clarté se répandit sur son col gracile à la peau transparente, et ses cheveux formaient comme une rivière d'or où reposait sa tête, avec la grâce de sa virginité et sa hautaine beauté de déesse. De nouveau la Nymphé du fleuve wallon pleura, et ses larmes tombèrent sur la bruyère fleurie où elles scintillèrent comme une rosée de feu.



FÉE PAPILLONNE !



A J. G., mon espiègle et jolie camarade.

I

UN éclair de soleil illuminait de chaude joie le parquet de mon appartement, des bandes de feu balancées entre mes rideaux se déroulaient sur les meubles, allumant un brillant foyer de gaieté dans la quiétude de la petite chambre où je m'éveillais sous le baiser bienveillant des glorieux rayons d'or.

— Salut Soleil, mon brave ami ! Et je me levai rapidement, je descendis au jardin, j'allai voir de plus près le soleil, ce bon vieux soleil, le joyeux camarade des jours heureux, le philosophe consolateur des époques noyées de larmes. Je courus au soleil ce jour-là comme un enfant court à la vie, sans savoir, pour apprendre ce qu'elle contient et deviner ce qu'elle promet. Le soleil me lança un splendide sourire et nous partîmes ensemble en promenade par les bois, à l'aventure.

II

Je marchais dans l'étincellement de gemmes d'une fraîche matinée d'été, parmi les larmes de rosée et les soupirs de brise que répandent les taillis frustes et rudes dans la mollesse pâmée du réveil. Les arbres dont la force n'avait pas encore déçu, mon-

traient des airs solides de braves guerriers, sous leur cuirasse humide où ruisselaient les reflets de lumière ; et d'autres, chenus, moussus, barbus de parasites, semblaient l'antique et mélancolique génération des premiers nés contemplant, l'œil voilé par la tristesse d'une ombre, la grande forêt envahie par les jeunes. Ils avaient, ces jeunes, des mines de combat, une moustache de frondaisons hostiles, les regards pointus comme des épées, avec des allures redressées de bravaches et des gestes de branches qui leur donnaient une attitude crâne d'arbres bien découplés.

Et là dessus le grand Soleil, l'ancêtre de tous, laissait planer la douceur chaude de son regard indulgent.

Des mousses étincelaient en un fourmillement d'étoiles humides, et mes pieds froissaient avec peine ce firmament de rosée, comme si de petites âmes eussent palpité sous ces brins mignons de matière animée ; comme si, du grand cœur de la mère Nature, des pléiades de petits cœurs fussent nés pour se loger dans les yeux de perles qui brillent sur les herbes et dans les chevelures céruléennes qui appendent aux ramures dentelées.

Et soudain, comme cette pensée m'était venue que j'écrasais des vies, que je blessais des âmes, que je torturais des cœurs saignants de cuisantes douleurs, il me sembla que de la Forêt tout entière une voix s'élevait, avec un souffle de vent tiède et parfumé, pour me chuchoter en un accord de mille petits cris confus :

“ Oui nous vivons, oui nous sentons, oui nous pensons ! Et nous sommes vies, cœurs et âmes, car nous sommes matière : et la matière anime la matière par la Force qui vibre en elle. „

III

Alors, de partout surgirent des silhouettes parlantes de vieux arbres bavards qui me contaient l'histoire ancienne ; de jeunes plantes coquettes, glorieuses dans un éblouissement de pétales et qui voulaient m'intéresser à leur sort ; des mousses insinuantes qui cherchaient à me retenir par les pieds.

Et les plantes fleuries disaient :

“ Viens promener ta solitude parmi nous, seules nous saurons charmer la détresse spleenétique qui ronge ton existence. Nous avons les effluves capiteux qui donnent l'oubli, ceux qui inspirent la foi dans l'énigme de l'A-Venir.

Viens, nous sommes les félicités immortelles, les délices qui brisent les muscles dans l'infinie mollesse de la Volupté, les désirs qui mordent la chair et la lèchent avec des langues de feu, les yeux troublés longuement reposés sur les yeux après les extases des sens ; nous sommes la vie active, la vie bouillonnante, viens ! nous sommes le bonheur, viens, viens, nous sommes les joies païennes, nous sommes le Soleil ! „

Mais le Soleil montra brutalement sa face irritée de Dieu dont on profane le nom. Ses yeux indignés lancèrent de radieux éclairs où s'échevelaient des flammes cuisantes de mépris. Et ces dards de feu atteignirent les fleurs pauvrettes qui pâlirent de douleur, puis rougirent de honte et enfin jaunirent, fanées, dans la révolte de leurs membres ardés et desséchés par une puissance infrangible. Je remerciai le Soleil de m'avoir délivré des fées perverses. D'autres me tendirent les bras : les petites mousses, humbles et discrètes sous l'égide des hautes plantes.

IV

Des envolées d'appels suppliants s'élevèrent de la terre verdie et les voix des odeurs silvaines du thym et du serpolet entrelaçaient leurs paroles en cris âpres et désespérés. Les yeux de chat ingénus et parleurs que la rosée égrène sur le sol, ces yeux semblables à des pierres précieuses enchâssées dans l'agate resplendissaient sur le gazon dans un miroitement splendide.

Et ces regards de l'herbe me lançaient des œillades naïves, des supplications enfiévrées mais inconscientes dans leur tyrannie.

“ Viens ! disaient les mousses, viens, couche-toi parmi nous et reste ici, garde-nous pour toi. Nous t'aimons, nous te parfumerons d'essences forestières et de senteurs rafraîchissantes. Nos

prunelles de rosée — car la rosée est la vue des mousses — n'auront pour toi que des regards voilés de tendresse. Reste, nous t'aimons ! Reste pour nous protéger contre les plantes mal intentionnées, nos voisines.

Elles nous veulent du mal parce qu'elles nous savent pures, et pour nous mettre à l'abri de leurs machinations perverses nous avons dû nous placer à l'ombre de cette haute fougère immobile : c'est notre abri. Mais il nous condamne à une vie casanière ; restons-nous, avec toi nous serons libres et toutes les petites âmes que la Nature a faites en nous, toutes ces petites âmes feront un cortège de sympathies ailées autour de ton âme à toi ; et nous garderons ton corps si ton esprit divague. Vois, ne sommes-nous pas assez belles pour cet office, nous les chastes, nous les candides, les vierges, les ingénues au cœur tissu d'or, nous, les chrétiennes, dont les penses même ont la limpidité bleue du lapis lazuli. „

Mais le Soleil veillait, l'ami Soleil ! Il cacha sa large face derrière la cime opaque d'un noyer et l'ombre se fit. Aussitôt mousses perdirent regards, éclat, parfums ; et je laissai les ingénues avec leur charme faux de toilette empruntée et la noirceur cachée — peut-être non-voulue — de leurs triomphants cœurs de vierges.

Et les fleurs des plantes n'osaient plus m'attarder en appels convulsifs, et l'étreinte humide des herbes avait molli sous mes pas. J'arrivai bien vite à la lisière de la Forêt.

V

Dans l'ensoleillement de joie brûlante qui bouillonnait par les champs, surgit la masse rose d'un énorme jardin. Des assemblées piaillantes d'oiseaux chanteurs, perchés dans les arbres en un chœur bruyant de gazouillis, lançaient du haut des épaisses ramures un concert vague où trillaient par échappées des soli égosillés. Une vapeur de parfums s'élevait de l'étendue fleurie du jardin, et aussi des ondes attiédies d'air caressant qui se bousculaient par moments jusqu'à l'orée du bois. Au loin, parmi les flots de tendre verdure qu'apportaient les feuilles printannières,

s'amoncelait vers le ciel l'énorme écroulement d'un temple antique. Ce temple, jadis édifice imposant, se voyait aujourd'hui débordé, bouleversé par la puissante poussée des nouvelles générations de plantes. Autrefois IL les avait maintenues hautainement sous son ombre, maintenant ELLES l'ombrageaient. Et la vieille carcasse du temple, — ancien colosse, — n'était plus qu'une ruine bizarre et vacillante d'où se détachaient sans cesse des pierres vermoulues tombant en poussière sur le sol. Doucement j'avancai, à petits pas d'oseur indiscret, et pénétrai dans le jardin.

J'entrevis sous un effeuillement très doux de pétales que laissaient palpiter au soleil un groupe de roses-thé, marchant avec de gentils bonds de caprice juvénile, j'entrevis l'élégance d'un corps divin de femme. Oui j'entrevis, effleurée par l'ombre d'un nuagelet, perdue dans les effluves des subtiles haleines évaporées des fleurs, j'entrevis la fée Papillonne papillonnant sous les roses-thé.

Elle dirigea vers moi ses pas mignons; et ses pas, la vue de ses pieds minuscules sautillant dans l'air sans froisser les parfums, sa vue chassait bien loin le souvenir des fleurs perverses et des herbes ingénues.

Elle parla.

“ Viens courir dans ce jardin, dit-elle, il est peuplé de souvenirs vibrants et d'étincelantes promesses. C'est ici que gît l'oubli des malheurs sans que la douleur du matin rallume les blessures qu'avaient éteintes les joies de la nuit; c'est ici que circule le plaisir dans les tièdes ondulations de la brise.

Comme moi, je le sais, tu veux du neuf, du non-vu, de l'autre-chose. Cheminons de compagnie; ton caprice vaut ma papillonnerie. „

— “ Fée Papillonne, tu es légère et tu es suave! et comme si ton désir changeait le cours des choses, tu sais acquérir la force paysanne ou devenir gracieusement transparente et pâle, délicate de nervosité comme les roses-thé qu'effeuillent tes doigts rêveurs.

Oh que tu es loin de la frigide Raison! que tes bonds de cabri font basculer le Prévu, le Deviné, l'Arrangé!

Fée Papillonne, je t'aime ! Tu as la spontanéité enfantine et gamine qui subjugué mes adorations ; et tes caprices sont mes dominateurs. Tu trottines ou tu galopes au hasard par les sentiers de la fantaisie, à la chance de l'aventure, et tes désirs sont vagues comme le souvenir des êtres disparus. Tu as l'attrait énigmatique du non-connu, le charme de l'imprévu et la fluidité trompeuse des nuances chatoyantes. Fée variable, à toi mes élancements de passion, en attendant que passe le prochain PEUT-ÊTRE. „

Mais Papillonne déjà fuyait à sauts rapides et mignonnets. Elle me lançait des baisers en tournant la tête et de ses lèvres semblaient s'envoler des fleurs dans un nuage de tendres pétales.

“ Adieu, adieu, cria-t-elle. Je ne puis m'arrêter, je ne puis ! „

Elle s'effaça dans le retrait d'un massif d'arbres et de nouveau, — dans le très loin, vague, là-bas, au bout du jardin, — j'entrevis, effleurée par l'ombre d'un nuagelet, radieusement chevelue de lumière, sous un effeuillement très doux de parfums qui palpitaient au soleil, j'entrevis la Fée Papillonne papillonnant sous les roses-thé.

Et je partis, promenant mon caprice vers un nouvel Ailleurs, tandis que mon ami le grand Soleil regardait, regardait avec de gros yeux d'or satisfaits.

